



À LA VIE, À LA MORT : LES LIENS ENTRE L'HOMME ET L'ANIMAL

[Georges Chapouthier](#)

L'Esprit du temps | « Études sur la mort »

2014/1 n° 145 | pages 39 à 45

ISSN 1286-5702

ISBN 9782847952780

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2014-1-page-39.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'Esprit du temps.

© L'Esprit du temps. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

À LA VIE, À LA MORT : LES LIENS ENTRE L'HOMME ET L'ANIMAL

Georges CHAPOUTHIER

INTRODUCTION

Les liens entre l'homme et les animaux ont toujours été très forts. Liens faits parfois d'exploitation et causes de souffrance animale, mais aussi parfois liens faits d'affection, voire d'amour fou.

Formuler une distinction sémantique entre homme et animal ne veut pas dire que l'homme soit exclu du règne animal. Bien sûr, l'homme trouve ses ancêtres et ses cousins parmi les animaux. Il reste un animal particulier. Mais, pour clarifier le débat qui va suivre, sans mettre en cause le fait que l'homme soit aussi un animal, on opposera, selon l'acception traditionnelle, l'homme aux (autres) animaux.

En fait les relations entre l'homme et les (autres) animaux peuvent renvoyer à trois grandes conceptions de l'animal : l'animal humanisé, l'animal-objet et l'animal-être sensible (Chapouthier, 2009).

TROIS GRANDES CONCEPTIONS

La conception de *l'animal humanisé* est sans doute la conception la plus répandue dans les civilisations qui ont fleuri sur terre au cours de l'histoire. Elle consiste à voir dans l'animal une sorte de « petit-homme » particulier. Du coup, elle attribue aux animaux les mêmes vertus et les mêmes vices que ceux des humains. Au Moyen-âge, des tribunaux, avec juges et avocats, jugeaient les animaux coupables d'avoir blessé ou tué un être humain. L'avocat

Études sur la mort, 2014, n° 145, 39-45.

Barthélémy Chassanée a aussi raconté comment il avait plaidé et obtenu l'acquiescement des rats, que l'évêque d'Autun voulait faire excommunier, parce qu'ils transmettaient la peste. Dans la plupart des religions polythéistes, il n'y a pas de limite franche entre les animaux, les hommes et les dieux, qui souvent prennent des formes animales. Dans beaucoup de ces religions, la métempsycose amène à croire que l'âme humaine peut, après la mort, se réincarner dans un corps animal. Pour toutes ces raisons, selon cette conception, l'animal est ainsi le miroir de l'homme, son complément existentiel nécessaire. Dans l'Occident contemporain, cette conception de l'animal humanisé persiste notamment dans les œuvres artistiques ou littéraires et dans les croyances populaires, dont les dictons - courageux comme un lion, paresseux comme une couleuvre, rusé comme un renard - perpétuent cette assimilation.

Toutefois, dans l'Occident des derniers siècles, et surtout depuis l'apport de Descartes et de ses successeurs extrémistes, comme Malebranche, c'est *l'animal-objet* qui est la conception la plus répandue, une conception qui crée une coupure absolue entre l'homme et les animaux, et autorise l'homme à traiter l'animal comme bon lui semble. Cette conception est encore très répandue de nos jours où elle légitime moralement tous les mauvais traitements que les êtres humains infligent aux animaux : puisque l'animal est un objet laissé au bon vouloir de l'homme, pourquoi s'en soucier particulièrement ? C'est aussi cette conception qui sous-tend l'utilisation des animaux comme « objets » d'expériences scientifiques, pour améliorer les connaissances biologiques et médicales dans l'esprit de la philosophie de Claude Bernard (Bernard, 2013).

Par un curieux retour des choses, la démarche scientifique expérimentale a conduit à reconnaître dans les *animaux des êtres sensibles* (Auffret Van Der Kemp et Lachance, 2013), proches de l'homme sans être ses identiques. Cette dernière conception, moderne, fondée scientifiquement, est la seule plausible de nos jours. Elle traduit un retour vers une plus grande proximité de l'homme et de l'animal. Elle est étayée non seulement par les découvertes de la génétique, de physiologie et de l'éthologie, qui montrent une grande proximité de l'homme avec les (autres) animaux sur le plan naturel et même culturel (Chapouthier, 2009), mais aussi par la théorie de l'évolution qui révèle que l'espèce humaine trouve, dans les animaux, ses ancêtres et ses cousins.

Il est clair que les liens très forts qui unissent les humains et les animaux sont tributaires de ces différentes conceptions. Si la première, celle de l'animal humanisé, porte plutôt à des liens de respect et d'affection, comme on peut en trouver, par exemple, dans l'attitude des ascètes de l'Inde ou des Indiens d'Amérique, voire dans les relations traditionnelles de paysans

européens avec leurs animaux de travail, la conception occidentale de l'animal-objet, en revanche, porte plutôt à un mépris de l'animal et à son exploitation systématique sans vergogne, comme c'est cas dans les élevages industriels modernes. Même s'il existe, bien sûr, des comportements qui font exception aux conceptions dominantes. Même si l'on rencontre, bien sûr, des liens occasionnels d'exploitation malgré une philosophie ambiante d'humanisation de l'animal et des liens occasionnels d'affection malgré une philosophie ambiante favorable à l'animal-objet.

Quant à la conception moderne de l'animal-être sensible, elle permettra sans doute, lorsqu'elle aura triomphé des pesanteurs post-cartésiennes encore en place dans nos sociétés, des rapports plus harmonieux avec les animaux qui nous entourent.

LA DOMESTICATION ET SES CONSÉQUENCES

Qu'ils soient orientés vers l'exploitation ou vers des relations plus affectives, les rapports avec les animaux, qui se limitaient principalement au paléolithique à la mise à mort par la chasse, ont trouvé ensuite une plus grande proximité avec l'avènement de l'élevage et de la domestication. Il est probable que l'homme a tenté de domestiquer beaucoup d'espèces animales, mais que le succès s'est limité à quelques espèces. Le maintien dans l'environnement de l'homme d'un animal primitivement sauvage s'appelle l'*apprivoisement*. On ne parle de *domestication* que lorsque le processus se poursuit sur de nombreuses générations et aboutit à une race animale dont l'homme contrôle, d'une certaine manière, la reproduction.

Fort de ses traditions, l'homme est parvenu à domestiquer des animaux, les chiens, pour l'aider à la chasse, des animaux pour les élever et s'en nourrir, des animaux pour l'aider dans ses travaux agricoles ou dans ses déplacements, des animaux, les chats, pour le seconder dans la protection de sa maison contre les rongeurs attirés par ses récoltes... Très vite, parmi ces animaux domestiqués pour des raisons utilitaires, certains ont aussi rempli une fonction affective et sont devenus des « animaux de compagnie ». Particulièrement le chien et le chat.

Si l'on fait abstraction de la conception scientifique moderne de l'animal-être sensible, la domestication a donc associé, dans la plupart des civilisations, une utilisation pratique et utilitaire des animaux domestiqués et une certaine empathie à leur égard. On ménageait, autant que faire se pouvait, le bœuf qui tirait la charrue ou le cheval et l'âne que l'on chevauchait. On entretenait aussi, malgré leur mise à mort finale, une relation d'affection avec les animaux d'élevage destinés à la consommation, qui, avant leur mise à mort,

jouissaient d'une vie beaucoup plus agréable que celle de leurs congénères sauvages. Le passage à la philosophie de l'animal-objet a dramatiquement gauchi ces comportements, notamment vers des pratiques industrielles où l'animal, considéré comme une chose, est traité de manière abominable de sa naissance à sa mort (Kastler, Damien et Nouët, 1981). Ainsi les poules pondeuses aux chairs à vif dans des cages trop petites. Ainsi les poussins jetés vivants dans des broyeurs. Ainsi les longs transports, où de nombreux animaux arrivent à destination blessés, mutilés ou morts. Ainsi les porcs castrés à vif. Ainsi les brutalités des abattages... Il serait grand temps que nos civilisations modernes, qui disent se préoccuper de morale, s'inspirent de la conception de l'animal-être sensible, pour mettre fin à ces comportements honteux pour notre espèce.

Il serait temps de rendre à l'animal domestique son statut de partenaire bénéficiant d'un minimum d'affection.

LES RACINES DE L'EMPATHIE

L'être humain peut faire le mal comme le bien et la question de l'animal n'échappe pas à cette double identité conflictuelle. Restons alors dans les limites des bons côtés de la relation homme-animal domestique et essayons de cerner les racines de l'empathie qui fait que les hommes aiment les animaux.

La première raison se situe dans une structure du cerveau qu'on appelle le *système limbique*. Cette structure existe chez tous les vertébrés (et possède sans doute aussi des équivalents chez certains invertébrés comme les pieuvres). Elle est responsable de la gestion des émotions, ce qui fait que tout vertébré est capable d'éprouver des émotions positives pour une entité qui lui plaît ou qui lui procure du bien-être. Cette aptitude émotionnelle, qui soutient l'empathie, vaut bien sûr aussi bien pour les hommes à l'égard des animaux, que pour les animaux à l'égard des hommes et pour les animaux entre eux. On se souvient, par exemple, de cette lionne qui avait adopté une gazelle. Elle permet un attachement émotionnel. Mais elle n'est pas la seule raison de l'attachement. Il existe, parmi les phénomènes d'apprentissage, un phénomène particulier qu'on appelle l'«*empreinte*». Ce phénomène est géré par une autre structure cérébrale, commune à tous les vertébrés (et dont on trouve aussi des équivalents chez les pieuvres), le *cortex cérébral*. L'empreinte fait qu'un jeune animal tend à s'attacher à un parent ou à un substitut et que cet attachement, formé tôt dans la vie, le suivra ensuite. C'est ce qui explique, entre autres, que l'apprivoisement et la domestication ne se produisent bien que s'ils se font quand l'animal est encore jeune. Ici encore, l'empreinte entre

espèces différentes peut de se faire dans toutes les directions : homme vers animal, animal vers homme ou animaux entre eux : des chiots et des chatons élevés ensemble s'attachent fortement les uns aux autres. Mais cela vaut aussi particulièrement pour l'homme : le jeune humain, mis en présence d'animaux, est amené à s'y attacher.

Enfin, chez certains animaux particuliers, qu'on appelle «néoténiques», ce qu'on peut traduire plus simplement ici par «juvéniles», ces phénomènes sont exceptionnellement développés. Or l'homme est un néoténique. Son aspect physique, avec de grands yeux, une grosse tête et peu de poils, est celui d'un fœtus de singe (Morris, 1971). Son cerveau juvénile reste très adaptable jusqu'à la fin de sa vie et, contrairement à la plupart des animaux, il continue à jouer abondamment lorsqu'il est adulte (Chapouthier et Tristani-Potteaux, 2013). Que l'on se rappelle le poids social des jeux de hasard ou des jeux sportifs, qui drainent des foules considérables. Trois des activités parmi les plus importantes pour l'humanité, la recherche scientifique, l'activité artistique et l'activité sexuelle, renferment une part non négligeable de jeu. L'homme est donc un être vivant néoténique et très joueur. Et ses traits juvéniles font qu'il a particulièrement besoin, même adulte, d'attachement et d'affection. D'où la présence considérable des animaux domestiques dans sa vie.

Mais la néoténie est aussi un trait des deux animaux de compagnie qu'il a adoptés : le chien et le chat. Le chien est un loup très joueur, même à l'âge adulte. Certains chiens conservent également des traits physiques juvéniles, comme une grosse tête ou des oreilles pendantes. Le chat un félin très joueur, même à l'âge adulte, et le ronronnement du chat est un trait caractéristique de félin bébé. Bref l'être humain aime particulièrement la compagnie de deux animaux néoténiques comme lui !

JUSQUE DANS LA MORT

On le voit : les rapports entre les hommes et les animaux sont toujours extrêmement étroits, mais ils oscillent entre deux tendances à la fois contradictoires et complémentaires : d'une part, celle qui vise à utiliser les animaux pour les intérêts pratiques de l'homme et qui trouve son apogée dans la philosophie post-cartésienne de l'animal-objet et, d'autre part, celle qui traite les animaux comme des partenaires affectifs pleins et qui prend appui, soit sur la conception traditionnelle de l'animal humanisé, soit, de manière plus moderne, sur la conception scientifique de l'animal-être sensible.

C'est cette dernière manière de traiter les animaux, fondée, dans les états de droit, sur une reconnaissance de droits pour les animaux (Chapouthier et

Nouët, 1997), qui tend à se développer de nos jours. Dans la vie quotidienne, elle se manifeste notamment par l'aide que les animaux peuvent apporter aux handicapés, comme les aveugles ou les autistes, aux personnes âgées, voire à la formation affective des enfants ou simplement à la vie courante de tout un chacun. Elle se manifeste aussi par une amélioration progressive du traitement des animaux d'élevage et, très (trop) timidement, par la réduction des abominables élevages industriels.

Cette complicité entre les humains et les animaux se manifeste aussi dans la mort avec, en ce qui concerne les animaux d'élevage, l'amélioration amorcée des abattages, et en ce qui concerne les animaux de compagnie, l'existence de cimetières d'animaux ou de « jardins du souvenir », qui perpétuent, au-delà de la vie, cette symbiose forte entre les humains et les (autres) animaux qui peuplent avec eux la planète.

Georges CHAPOUTHIER

Directeur de Recherche Emérite au CNRS

Centre Emotion – Hôpital Pitié-Salpêtrière, et, Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques (IHPST - UMR CNRS 8590)

Adresse : Centre Emotion, Hôpital Salpêtrière

47 Boulevard de l'Hôpital, 75013 Paris

georges.chapouthier@upmc.fr

BIBLIOGRAPHIE

- Auffret Van Der Kemp T., Lachance M. (sous la direction de) (2013), *La souffrance animale : de la science au droit*, Editions Yvon Blais, Cowansville, Québec, Canada.
- Bernard C. (2013), *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Flammarion.
- Chapouthier G. (2009), *Kant et le chimpanzé – Essai sur l'être humain, la morale et l'art*, Editions Belin, Paris.
- Chapouthier G., Nouët J. C. (sous la direction de) (1997), *Les droits de l'animal aujourd'hui*, Collection "Panoramiques", Editions Arléa-Corlet (Diffusion Le Seuil) et Paris, Ligue Française des Droits de l'Animal.
- Chapouthier G., Tristani-Potteaux F. (2013), *Le chercheur et la souris*, Paris, CNRS Editions.
- Kastler A., Damien M., Nouët J. C. (1981), *Le grand massacre*, Paris, Fayard.
- Morris D. (1971), *Le singe nu*, Paris, Le livre de poche.

Georges CHAPOUTHIER – *A la vie, à la mort : les liens entre l'homme et l'animal*

Résumé : Les liens entre les hommes et les animaux dérivent de trois conceptions : l'animal humanisé, l'animal-objet et l'animal-être sensible. La domestication, sous-tendue par ces trois conceptions, aboutit à deux comportements complémentaires : l'utilisation des animaux par l'homme et leur traitement comme partenaires affectifs. L'aptitude affective trouve ses racines dans diverses régions du cerveau. Chez l'homme, le chien et le chat, ces processus sont accrus par des besoins juvéniles d'attachement.

Mots-clés : Animal humanisé – Animal-objet – Attachement – Empreinte – Néoténie.

Georges CHAPOUTHIER – *'Til Death Us Do Part - Bonds between Humans and Animals.*

Abstract : Bonds between humans and animals are based on three concepts of the animal : as anthropomorphised, as an object or as a sentient being. Domestication of animals is based on these three concepts and produces two forms of complementary behaviour - one in which humans use animals, and the other in which animals and humans enter into an emotional partnership. The ability to express and feel emotions emanates from different parts of the brain. In humans, dogs and cats, these processes are intensified by a youthful need for attachments.

Key-words : Anthropomorphised animal – Animal as object – Attachment – Imprinting – Neoteny.